



On doit se souvenir aussi des hommes

Les cérémonies du souvenir, celles dont on parle parce que médiatisées, commémorent des événements « nationaux » : les armistices de 1918 et 1945, le débarquement de Normandie, la libération de Paris, la fête nationale, pour ne citer que celles-là : des instants de joie, de fierté, de soulagement, des moments de liesse nationale.

C'est bien et cela doit être ainsi.

Mais ces manifestations du souvenir – parmi les rares points d'ancrage de notre mémoire collective dont on parle encore à défaut d'être correctement enseignés, sont abstraites, « désincarnées ».

Elles ne rappellent pas que ces jours fêtés ou simplement commémorés étaient l'aboutissement d'efforts, de souffrances, de sacrifices, de volonté, de désintéressement, fournis et consentis souvent anonymement, en conscience, individuellement ou dans le cadre d'une famille, d'un groupe d'amis ou de camarades, d'un village, d'une région, de la nation. Il semble nécessaire de rappeler que la Grande Histoire est faite de sommes de petites histoires toutes aussi simples, dramatiques et héroïques d'hommes et de femmes de chair et d'os. Aucun doute que ce rappel, ce souvenir, contribuerait à rapprocher les Français, jeunes et moins jeunes, dans le cadre de la Nation.

Alors que Paris célébrait il y a quelques semaines le 69^{ème} anniversaire de l'arrivée des troupes du général Leclerc de Hauteclocque, trois villages de l'Est parisien se recueillaient devant un monument érigé sur le bas-côté de la route D21 reliant Villeneuve-Saint-Denis à Pontcarré, en pleine forêt de Ferrières, à une quarantaine de kilomètres de la capitale. C'est là que furent assassinés, ce même 25 août 1944 d'une balle dans la bouche ou dans la nuque, puis jetés pêle-mêle dans une fosse qu'ils avaient eux-mêmes creusée, onze jeunes résistants de 17 à 23 ans arrêtés par hasard par des artilleurs allemands faisant retraite, poussés par les troupes alliées. Onze jeunes qui avaient lutté pour la libération de leur pays, sans même savoir que leur volonté était déjà partiellement accomplie et que Paris était libérée « par elle-

même » au moment où détonnaient les fatals coups de feu. Ces onze jeunes FFI – parmi lesquels le fils aîné du capitaine de corvette Philippe Kieffer qui avait débarqué à Ouistreham deux mois et demi plus tôt avec ses bérets verts, employés de l’Imprimerie nationale ou de l’administration des Eaux et Forêts, méritent notre souvenir. Ils méritent que leur courte vie et leur mort soient racontées chaque année dans les écoles du canton, sans arrière-pensée politique, comme on parle parfois du massacre d’Oradour-sur-Glane. Non pour raviver des haines, mais pour dire avec simplicité ce qui s’est passé à quelques mètres de là où on habite, on vit, on s’instruit, on joue..., tout près de là où ses parents habitaient, vivaient, s’instruisaient, jouaient... il y a 69 ans, et reconnaître que nous devons à ces jeunes hommes ce confort incommensurable de notre vie : l’indépendance, la Liberté.

La mémoire d’un pays, d’une nation n’est pas uniquement une mémoire « de masse », anonyme parce que globale. Elle est aussi la mémoire « intime » de ceux qui se sont battus et qui parfois sont morts, pour nous, leurs descendants :

Allais René 21 ans
Bisson Pierre 25 ans
Cotel Lucien 21 ans
Dupré André 23 ans
Haby Michel 20 ans
Havard Roger 21 ans
Jambois Henri 26 ans
Kieffer Claude 21 ans, sous-officier
Marty Roger 17 ans
Michel Christian 19 ans
Planté Christophe 24 ans

A quelques kilomètres de là, quelques temps plus tôt mais une éternité pour ceux qui ont vécu cette époque, le 3 juin 1940, l’avion du sergent pilote de chasse Raymond Robert était abattu par la Luftwaffe dans l’accomplissement de sa mission. Lui aussi avait 22 ans.

L’Alpha et l’Omega d’une période qu’on ferait bien d’enseigner à nos enfants : pour se souvenir, il faut avoir appris.

CC(R) Patrice Brunet
Vice-président du Yacht Club de France

Enseigner la Marine

S'il y a diverses manières de faire connaître la Marine à qui n'en est pas familier, enseigner son histoire n'est pas la moins évocatrice. Faire étudier des bâtiments, des campagnes, des combats est souvent un bon moyen d'instruire tout en parlant à l'imagination. Enseigner l'histoire de la Marine aux futurs officiers est une nécessité. C'est la tâche de l'équipe de sciences humaines de l'Ecole navale et des conférenciers qu'elle invite. Dispenser un tel enseignement à destination d'un public civil et universitaire n'est pas inutile non plus, même si cela peut sembler plus indirect. L'intérêt est certes immédiat si cela éveille ou conforte des vocations de réservistes. Mais il n'est pas moindre si cette thématique vient, chez des étudiants pas tous destinés à devenir professeurs, élargir des horizons et susciter la prise de conscience des enjeux maritimes liés à la défense de la France et de ses intérêts dans le monde.

Caractères et spécificité

Le retour d'expérience est une démarche familière aux marins d'aujourd'hui. On voudra bien permettre ici à un universitaire de revenir sur la pratique qui est la sienne avec ses collègues. Précisons d'abord dans quel cadre a lieu l'expérience. Cet enseignement qui est à la fois celui de la Marine et de la Défense se fait à l'UFR d'histoire de l'université Paris Sorbonne - Paris IV à un double niveau, licence et master, avec pour certains étudiants une suite en doctorat.

En licence, deux cours permettent de replacer la Marine dans la longue durée de l'histoire militaire générale de l'Etat-nation France : une même thématique *La France puissance militaire et maritime*, se décline en deux périodes : *de 1600 à 1792, soit de Richelieu à Rochambeau* par moi-même, et *de 1815 à nos jours* par Tristan Lecoq. La Marine y est envisagée sous différents angles d'approche, mais avec les autres armées, de la difficile création d'une force navale d'Etat à l'ère de la dissuasion nucléaire depuis le fond des océans.

En master, le séminaire d'histoire maritime que je dirige depuis une dizaine d'années est une tradition à Paris Sorbonne depuis le temps de Michel Mollat du Jourdin. Conjointement avec mon collègue et ami Tristan Lecoq, je l'ai orienté vers une problématique originale en milieu universitaire : *l'opérationnel naval, objet d'histoire, XVII^e-XXI^e siècles*, les exemples étudiés étant choisis à l'étranger autant qu'en France. Nous participons également avec nos autres collègues de l'Institut MARS (Marines, Armées, Renseignement, Sécurité) au séminaire commun de la spécialité de master

« Projection de forces, projection de puissance, opérations extérieures ». De l'Antiquité à nos jours et sans limitation dans l'espace, les opérations navales et combinées sont bien évidemment à l'honneur.

Enseigner l'histoire de la Marine pourrait apparaître rébarbatif au premier abord, car trop chronologique ou bien trop technique, voire destiné seulement à des *happy few* issus d'un milieu à la fois privilégié et maritime. Il n'en est rien. A moins d'être condamnée à s'étioler, une telle histoire n'est pas close sur elle-même. S'il y a, en histoire, des sujets carrefours, l'histoire de la Marine en est un par excellence. Elle ne se limite pas à des biographies d'amiraux et à des récits de batailles, avec un ton plus souvent de déploration que de célébration lorsqu'il s'agit de rappeler défaites et heures sombres quand la Marine est frappée de plein fouet par les dissensions nationales ou bien souffre du désintérêt des gouvernants. Un double constat m'a souvent frappé comme historien terrien mais fasciné par la mer :

- Le fréquent enfermement de l'histoire de la Marine dans une perspective purement nationale, alors que les guerres supposent un adversaire;
- La faible propension des historiens à s'intéresser à la navigation, quand bien même sont-ils fort savants sur les bâtiments, les équipages, les arsenaux, etc.

Dans ces conditions, qu'enseigner sur la Marine et son histoire ?

La Marine est replacée dans une histoire globale de l'Etat qui ne se limite pas à celle des institutions gouvernementales et de leurs

transformations, de Richelieu à la V^e République. Qu'a voulu le pouvoir politique ? Quel intérêt a-t-il porté à la Marine ? Quelle place celle-ci occupe-t-elle dans la grande politique, celle de la paix et de la guerre ? Quels moyens financiers et humains l'Etat a-t-il affectés à la Marine ? Comment a-t-il pris en mains les littoraux ? De la digue de La Rochelle à l'Île Longue, c'est toute l'histoire de l'Etat en France qui se déroule.

La Marine des rois, des empereurs et des républiques ne peut jamais être étudiée seule sans une prise en compte comparative des instruments navals dont disposèrent les autres puissances. A-t-on remarqué le peu d'ouvrages en français ou traduits en français portant sur la *Royal Navy* ? Comment les gouvernants et les amiraux, français mais aussi anglais, espagnols, plus tard allemands, italiens, austro-hongrois, russes, américains, japonais, ont-ils énoncé leurs objectifs maritimes et les bâtiments dont ils avaient par conséquent besoin ? De telles interrogations excluent a priori toute propension à une histoire franco-française n'ayant qu'une vision partielle des grands enjeux maritimes de l'histoire mondiale depuis plus de trois siècles.

Si les bâtiments de la Marine prennent la mer, ceux des historiens doivent les imiter... De la *Couronne*¹ au *Charles-de-Gaulle*, une campagne de mer reste d'abord une navigation et celle-ci n'est pas qu'un préalable négligeable au récit, plus ou moins précis, d'un combat. La distinction commode dans les livres entre stratégie et tactique ne facilite pas toujours l'étude de ce qui fut possible et de ce qui ne le fut pas dans des conditions données : maritimes, techniques, humaines, politiques. C'est pourquoi nous avons choisi de privilégier l'opérationnel naval comme angle d'approche concret. Il a aussi l'avantage d'enjamber la séparation paix-guerre. Comment une opération a-t-elle été décidée, conçue, mise en œuvre ? Quels obstacles a-t-elle rencontrés ? Dans quel état a-t-elle laissé ses exécutants ?

Loin d'être un objet historiographique clos, la Marine implique donc une histoire aux vastes horizons qui suppose également une démarche originale.

Comment enseigner la Marine ?

Si irriguer l'enseignement par la recherche est attendu de tout universitaire, cette exigence devient particulièrement forte lorsqu'il s'agit d'enseigner la Marine. Mais attention ! La recherche en ce domaine prend des applications variées qui toutes ne se déroulent pas aux archives ou dans les bibliothèques et qui ont tôt fait de sortir l'historien de son biotope habituel et de ses fréquentations ordinaires. Le retour d'expérience montre qu'il ne peut être qu'historien. Bien des raisons l'expliquent qui tiennent à la nature même du sujet.

Pas d'histoire de la Marine sans géographie. Chacun sait que cette discipline sert d'abord à faire la guerre, comme l'avait écrit Yves Lacoste. Elle ne sert pas seulement pour apprécier un certain nombre d'enjeux à l'échelle mondiale qui est celle des populations, des ressources et des flux ; elle est indispensable aussi pour comprendre les conditions maritimes et climatiques qui sont celles d'un espace donné, qu'il s'agisse de la Manche ou de l'Océan indien. L'opérationnel naval devient incompréhensible si on méconnaît les courants de marée en Manche (merci au commandant et à l'équipage de la *Belle Poule* qui m'ont permis d'en avoir une expérience directe !) ou encore le régime des moussons dans l'Océan indien. La topographie côtière ainsi que le régime des vents à proximité ne peuvent non plus être négligés, pas seulement pour le temps de la marine à voile.

L'histoire des techniques ne peut davantage être ignorée : et voilà notre agrégé d'histoire obligé d'apprendre les rudiments (et parfois davantage) sur un système de propulsion, sur la forme d'une coque, sur un code de signaux, sur une conduite de tir, sur un type de canon ou de missile, autant de choses qui n'ont jamais été à ses programmes d'examens et de concours mais sans lesquelles il risque de demeurer au seuil de son sujet. Il est préférable de se faire aider et d'interroger les personnes compétentes : archéologues pour les temps anciens, ingénieurs, techniciens, scientifiques - par exemple pour l'arme nucléaire - et surtout marins.

C'est ainsi que l'étude de l'opérationnel naval est pour nous inséparable du retour d'expérience des praticiens. Leur apport n'est pas moins important que celui des archives pour les périodes antérieures et leur présence permet la discussion en plus du témoignage. Grâce à eux, les étudiants peuvent bénéficier d'explications sur ce qui est évident pour un praticien des opérations navales mais qui demeurerait autrement unimaginable pour qui n'en aurait qu'une connaissance livresque ou archivistique.

Evoquons pour finir un exemple de recherches historiques collectives et internationales ayant des retombées sur le contenu de l'enseignement. Il s'agit du projet sur l'armée navale du comte de Grasse (1781-1783) mené conjointement par Paris Sorbonne, l'Ecole navale et l'*US Naval Academy à Annapolis*. Au-delà de l'intérêt historique, l'objectif est de mettre au point une méthode permettant de suivre l'évolution du potentiel opérationnel d'une force navale projetée loin de ses bases. Historiens, scientifiques et marins y travaillent ensemble.

Conclusion

Ainsi, enseigner la Marine n'est pas qu'une affaire de cours, mais va bien au-delà. Dans ce domaine, comme dans d'autres concernant la Défense, les armes et les humanités peuvent se rejoindre. Nous pouvons nous inspirer de l'exemple du cardinal de Richelieu, proviseur de la Sorbonne, dans la chapelle de laquelle il repose, fondateur de la marine royale, réorganisateur de l'armée.

Olivier Chaline

*Professeur d'histoire moderne à l'Université Paris Sorbonne (Paris IV)
Directeur du Laboratoire d'histoire et d'archéologie maritimes (FED 4124)*

¹ *La Couronne* est un vaisseau de haut bord à deux ponts armé de 72 canons avec un équipage théorique de 643 hommes. Sa coque mesure 54 mètres de long sur 14,9 mètres de large et son tirant d'eau est de 5,5 mètres. Elle est contemporaine du célèbre *Vasa* suédois et du *Soveriegn of the Seas* britannique.

A titre d'illustration, voir ci-dessous le programme de la journée d'étude du 4 octobre 2012, à la Sorbonne, lors de l'assemblée générale du GIS d'histoire maritime :

Olivier Chaline et Tristan Lecoq (Université Paris IV) : Ouverture.

Contre-amiral Marc de Briançon, commandant de l'École de Guerre : *Retour d'expérience* .

Caroline Le Mao (Université Bordeaux III) : *La transmission des ordres dans la marine royale à la fin du XVIIe siècle : éléments de réflexion à partir de l'exemple de quelques campagnes de Tourville* .

Richard Harding (Westminster University, London) : *La transmission des ordres lors des opérations amphibies britanniques au XVIIIe siècle*.

Olivier Chaline (Paris IV) : *Des instructions mais pas d'ordres ? L'amiral de Grasse et la campagne de la Chesapeake (1781)*. Michèle Battesti (IRSEM) : *La manœuvre stratégique de Napoléon (1805) à l'épreuve des moyens de transmission de la marine impériale*.

Tristan Lecoq (Paris IV), *Une étude de cas de la transmission des ordres. Mers el-Kebir, 3 juillet 1940*.

Vice-amiral d'escadre (2S) Yves Lagane : *Le témoignage d'un ancien commandant de SNLE* .

Olivier Forcade (Paris IV) : Conclusions.

Rappel de mémoire

Quelques dates de l'histoire de la marine... et des marins

2 septembre 1933 – Mort de Georges Leygues, ministre de la Marine pendant neuf ans entre 1917 et 1933. Au cours de ses ministères, fut lancé la construction de plus de 120 bâtiments dont les premiers porte-avions *Béarn*, *Joffre* et *Painlevé*. Le croiseur *Châteaurenault* en chantier au moment de sa mort sera renommé *Georges Leygues* dès 1933.

9 octobre 1959 – Mort du vice-amiral Georges Durand-Viel. Brillant ingénieur et marin, chef d'état-major général de la Marine en 1931, il joua un rôle actif dans la construction de la flotte et la mise au point notamment des cuirassés type *Dunkerque* et *Richelieu*. Membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de marine, il fut de 1937 à 1945 président du Yacht Club de France.

11 octobre 1942 – Le capitaine de corvette Henri Daillière est tué au large de Freetown à bord d'un avion de reconnaissance. En 1940, il avait effectué de nombreuses missions audacieuses de bombardement de Berlin, Rostock, Venise, Livourne ; en particulier, il lâcha ses bombes sur les usines Siemens dans la banlieue de Berlin dans la nuit de 7 au 8 juin 1940.

24 octobre 1790 – Adoption par décret de Louis XVI du pavillon tricolore dans la Marine de guerre.

11 novembre 1918 – Signature de l'armistice. La Marine a perdu au combat quatre cuirassés d'escadre, cinq croiseurs cuirassés, treize torpilleurs et contre torpilleurs, dix sous-marins, sept croiseurs auxiliaires. Onze mille huit cents officiers, officiers mariniers et marins ont sacrifiés leurs vies.

14 novembre 1929 – A l'occasion de la pose de la première pierre de l'École navale sur le plateau des Quatre-Pompes à Brest, le ministre de la Marine Georges Leygues souligne dans son discours : *l'utilisation légitime de la mer, la force sur mer sont pour les nations un des éléments essentiels de la véritable grandeur. Les périodes de prospérité économique et de puissance politique coïncident, dans tous les pays, avec les époques de prospérité maritime. Etre puissance mondiale, c'est être puissance maritime.*

21 novembre 1942 - Membre du réseau « Confrérie Notre-Dame », le quartier-maître radio Bernard Anquetil transmet des renseignements sur la flotte allemande dans le port de Brest au LV Philippon. Arrêté par les Allemands, il est fusillé, sans doute au Mont Valérien. Il est fait compagnon de la Libération à titre posthume en 1942.

19 décembre 1962 – Mort du vice-amiral d'escadre Jean Abrial qui contribue avec énergie et courage à la défense de Dunkerque en juin 1940 et permet ainsi l'évacuation de trois cent quarante mille combattants britanniques et français vers la Grande-Bretagne. Resté à son poste jusqu'au dernier moment, il est fait prisonnier par les Allemands. Réhabilité après sa condamnation en 1946 pour avoir été ministre de la Marine du gouvernement de Vichy de novembre 1942 à mars 1943, il a droit à sa mort aux honneurs militaires.

24 décembre 1941 – Le vice-amiral Emile Muselier, commandant les FNFL, débarque à Saint-Pierre et Miquelon à la tête d'une petite force navale comprenant le croiseur sous-marin *Surcouf* et obtient le ralliement de l'île à la France libre.

1^{er} janvier 1857 – Création à Lorient d'une école et d'un bataillon d'apprentis fusiliers destinés à former les fusiliers marins.

Le 16 septembre 1914, le contre-amiral Pierre Alexis Ronarc'h, commandant la brigade de fusiliers marins forte de 6 500 marins et 170 officiers dont le PC est établi à Dixmude reçoit l'ordre de tenir le passage de Dixmude « tant qu'il restera un fusilier marin vivant quoiqu'il puisse arriver à votre droite ou à votre gauche ». La brigade tiendra jusqu'au 10 novembre et arrêtera la progression allemande au prix de la perte de la moitié de ses effectifs.

Un mois plus tard, le **17 décembre**, la brigade engage un nouveau combat au nord d'Ypres. Elle subira à nouveau des pertes considérables mais arrêtera à nouveau la progression allemande en tenant sa position jusqu'au 29 décembre.

La Marine ayant besoin de son personnel pour armer des navires et renforcer ses capacités face à la menace sous-marine allemande, la brigade de fusiliers marins du contre-amiral Ronarc'h est réduite en **novembre 1915** à un simple bataillon. 13 500 officiers et marins ont servi dans la brigade ; 6 600 hommes ont été tués pendant les combats de Dixmude et d'Ypres.

Le 13 septembre 1918, une compagnie de fusiliers marins commandée par le lieutenant de vaisseau Pierre Marrast prend d'assaut le moulin de Laffaux près de Soisson où des Allemands sont retranchés. Elle s'en empare au cours d'un combat sanglant ; Le LV Marrast, cinq autres officiers, quinze officiers marinières et cent vingt et un quartiers-maîtres et matelots tombent au champ d'honneur.

La première compagnie de fusiliers marins commandos est créée le **12 novembre 1942** ; elle prend le nom de 1er bataillon de fusiliers marins commandos dès 1943 et débarque le **6 juin 1944** sur les plages de Ouistreham sous le commandement du lieutenant de vaisseau Philippe Kieffer.

Le **7 septembre 1944**, le régiment blindé des fusiliers marins (RBFM) intégré à la 2ème DB du général Leclerc de Hauteclocque quitte Paris pour combattre jusqu'à la prise de Strasbourg.

La plupart de ces dates sont extraites de l'ouvrage *Histoires de Marine* de Amaury du Chéné.

Liens et publications



Centre d'Etudes Supérieures de la Marine (CESM) -
publications, études et séminaires:
*Brèves Marines - A la Hune: Veille Maritime - Etudes Marines -
Etudes Thématiques du CESM - Bulletins d'Etudes de la Marine*
<http://cesm.marine.defense.gouv.fr>



Cols Bleus, *Le Magazine de la Marine Nationale*
<http://www.defense.gouv.fr/marine>



Marine et Océans
<http://www.marine-oceans.com>



Mer et Marine, *Toute l'actualité maritime*
<http://www.meretmarine.com>



Le Cluster Maritime Français - site et publications
<http://www.cluster-maritime.fr>



InfoMer
Filiale du groupe Ouest-France, InfoMer est le leader de la
presse maritime en France :
*De la pêche au transport maritime en passant par la
construction navale, l'industrie navale militaire et civile,
l'environnement littoral et la filière nautique, l'activité de la
société est entièrement dédiée à l'économie de la mer.*
<http://www.infomer.fr/>